Boileau) Pièces contre
Le Triomphe de Pradon
Sur les Satires du Sieur
D... à la Haye 1686
Elzévir Pet. in 12 parchemin
2° Suivi de Nouvelles Remarques
Sur tous les ouvrages du Sieur
D... à la Haye chez Jean
Strik 1685 - 3° Suivi
de L'Intrigot Poème
Héroi-Comique sur
l'imprimé a Marseille
1686, avec Frontispice et
Culs de Lampes

LUTRIGOT
POËME
HEROÏ-COMIQUE.



Sur l'Imprimé

A MARSEILLE,
Chez CHARLES BREBION, Imprimeur du Roy.
de Monſeigneur l'Evêque, du Clergé,
& de la Ville.

M. DC. LXXXVI.
Avec permiſſion.



AU LECTEUR.

AYANT recouvré ces deux Pieces, j'ay crû devoir les donner au Public. Elles sont d'un honneste Homme, qui ne peut souffrir qu'on attaque sans sujet le Merite & le Sçavoir.



EPISTRE A DAMON.



U dois toûjours goûte les plaisirs de la Cour,
On y void aujourd'hui tes vertus en leur jour,
A tous les beaux Esprits, tes Muses y sont cheres,
Mais les miennes, DAMON, y seroient étrangeres,
J'y vivrois en contrainte, & j'y perdrois le temps,
Ne me presse donc point d'abandonner nos Champs.
Tous mes sens sont charmez de l'air que j'y respire,
Mon toict rustique & bas m'y tient lien d'un Empire,
Et je le prise plus que ces vastes Palais,
Où la felicité ne se trouve jamais.
Du peu dont j'ai besoin, ma retraite est pourvûë
Sur cent objets divers, je puis porter la vûë
De là je vois au loin des Costaux toûjours verts,
Qui d'Oliviers touffus sont richement couverts
Je découvre des Bois, des Campagnes fleuries,
Des Hameaux, des Vergers, de riantes Prairies,
De tranquiles Canaux, pleins en toute saison,
Dont l'Onde vient couler autour de ma Maison.

Si nous devons chercher loin du bruit,& du monde
Un sejour où l'on vive en une paix profonde;
En quel lieu, pour joüir d'un Repos assuré,
L'Hyver est-il plus doux,l'Esté plus temperé ?
Quelle Moisson de fleurs plus vive,plus brillante,
Que celle qu'on y void,& que Flore y presente?
En quel endroit l'Automne a-t'il des fruits si beaux?
Est-il rien de si pur que l'eau de nos Ruisseaux ?
Et trouve-t'on ailleurs un Ciel plus favorable,
Cerés plus liberale,& Bachus plus aimable.
C'est dans nos Champs, DAMON, que la simplicité,
Joint l'honnéte travail à la tranquilité,
On méprise le luxe,on neglige les modes,
On n'est jamais sujet à des Loix incommodes:
Les divertissemens n'ont rien de fastueux,
Et les Repas sont bons, sans être somptueux;
Enfin, parmy les Ris, les Jeux,& l'Abondance,
On void du siecle d'Or,les mœurs, & l'innocence.
Je ne veux pas pourtant vanter mal à propos
Une Oisiveté lâche,un indigne Repos;
J'estime ces Esprits qui par des soins utiles,
Honorent leur Patrie,& reforment les Villes;
Il est beau de chercher avec avidité
Cette gloire qui mene à l'immortalité;
Mais peut-on aisément dans le téps où nous sommes;
Suivre sans s'égarer les Pas de ces grands Hommes,
J'espererois én vain de si nobles Emplois;
Je ne fus jamais propre à débroüiller les lois;
Pour paroître au Barreau j'ay trop peu d'eloquence;
Je manque pour la Chaire & d'art & de science;
En un mot, CHER DAMON le Ciel ne m'a donné
Qu'un talent mediocre,& qu'un Esprit borné.
On ne doit se méler que de ce qu'on sçait faire,
Un innocent loisir m'est un bien necessaire;
Mon sort est d'être libre, & je serois fâché
Qu'à de penibles soins mon cœur fût attaché;

Il faut que le repos jusqu'au bout m'accompagne,
Je veux encor passer ma vie à la Campagne,
Et s'il plait au Destin d'en prolonger le cours,
Je veux vivre pour moi, le reste de mes jours.
Là sous des Orangers, quand je suis las de lire,
J'aiguise sans chagrin quelque traits de Satyre,
J'aime la Verité, mais en homme d'honneur,
Je ne sçai point trahir la Raison, ni mon cœur;
A tous les Vicieux, je ne veux jamais plaire,
Et j'en dirai du mal, s'ils ne cessent d'en faire.
Est-ce une nouveauté de parler hardiment,
Et de faire valoir un juste sentiment?
Mais dans la liberté que ma Muse se donne,
Elle attaque le Vice, & non pas la Personne.
Il est vrai que le Siecle est malin sur ce Point,
On n'épargne que ceux que l'on ne connoît point:
Médire est le seul but que chacun se propose,
Qui ne le fait en Vers, le fait souvent en Prose;
Le cœur nourrit toûjours cet injuste desir,
Et qui ne parle point écoute avec plaisir.
La Raison dit en vain pour imposer silence,
Que l'homme doit pour l'homme avoir de l'indulgence:
Personne par malheur ne la croid aujourd'hui,
On n'en grossit pas moins les foiblesses d'autrui;
Sur l'amour du Prochain, l'amour propre l'emporte,
Où la haine, ou l'envie est toûjours la plus forte;
Et que ce soit enfin mensonge, ou verité,
L'homme par l'homme méme est toûjours maltraité.
Voulez-vous que le peuple achepte vos Ouvrages,
Choquez des gens d'honneur presqu'à toutes les pages;
Quoique tout en soit foible, & soit dit sottement,
Vous passerez d'abord pour un Esprit charmant.
Ce Livre court la Ville, & chacun le veut lire,
Pourquoi non? son Autheur ne songe qu'à médire,

Il remplit tous ses Vers de bizarres transports,
Il blâme insolemment lez Vivans & les Morts;
Cet Esprit toûjours vain, gâté par ses caprices,
Se fait une vertu du plus lâche des vices;
Il s'admire, il se flate, il se croid sans defauts;
Son Livre n'a pourtant qu'un tas de brillans faux;
Il confond sans sujet, sans esprit, & sans grace,
Le fiel de Juvenal avec le sel d'Horace;
Des fautes qu'on y trouve à l'examiner bien,
On feroit un Volume aussi gros que le sien.
De censurer autrui faut-il donc qu'il se pique?
Il pourroit beaucoup mieux emploier sa Critique:
Car au lieu de s'en prendre à tant de beaux Esprits,
Il n'a qu'à travailler sur ses propres Escrits.
Ses Partisans peut-être auront droit de me dire,
Que je ne connois pas le fin de la Satyre,
Que sa Prose, & ses Vers brillent de cent beautez;
Non, je n'ignore point ses belles qualitez,
Et méme je le crois avec toute la terre
Autant Historien, qu'il est homme de Guerre.
Ah! sans doute on a tort de ne pas imiter
Ce bel Esprit qui veut se faire redouter,
Qui pretend se parer d'une haute Sagesse,
Et Regenter toûjours aux Rives de Permesse,
Heros Parnassien, dont les Vers inoüis,
Font grace à tout le Siecle en faveur de LOVYS;
Oüi, la Posterité chantera les merveilles
De ce fameux Censeur, & de ses doctes Veilles;
Et je ne doute pas qu'on ne mette à la fin
Sa Statuë à cheval sur un *vaste Lutrin*,
Moi qui n'aspire point à ce degré de gloire,
Apprentif tout nouveau des Filles de memoire,
Je tâche de regler mes Chançons sur leurs Chants,
Et c'est, MON CHER DAMON, ce que je fais aux
Champs,



LUTRIGOT POËME HEROÏ-COMIQUE.

CHANT PREMIER.



E chante, LUTRIGOT, ce Heros du Parnasse
Dont la France indignée a condamné l'audace,
Qui trop long-temps armé de ses traits imposteurs,
A declaré la guerre aux plus fameux Autheurs :
Lui qui dans un Poëme & sans art, & sans forme,
A fait paroître au jour une *Machine enorme* ;
Et qui croit par l'effet d'une ample vision,
Avoir fait d'un *Pupitre un second Ilion*.
Muses dont le secours est toûjours necessaire
A quiconque ose écrire, & cherche l'art de plaire.
I'implore ce secours, daignez me le prester,
Aidé de vos faveurs; rien ne peut m'arrester;
Que d'un air enjoüé, que d'un pinceau burlesque,
Ie peigne d'un Censeur le triomphe crotesque.
Et vous belle Cloris dont les appas naissants,
Sur les cœurs les plus fiers sont déja si puissants,

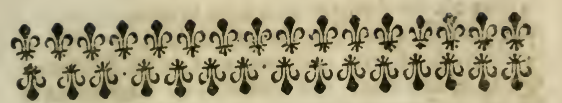
Quand pour vous divertir j'entreprends cet Ouvrage,
Par vos divins regards soûtenez mon courage.
Un jour que les neuf Sœurs, dans le sacré Vallon,
Celebroient nne Feste en l'honneur d'Appollon,
Et tâchoient à l'envi, par l'ardeur de leur zele,
D'adjoûter quelque gloire à sa gloire immortelle,
On s'entretin long-temps des Autheurs renommez,
Ils étoient par ce Dieu plus ou moins estimez;
Des uns la Lire plait, des autres la Trompete,
Chaque Muse à son tour loüoit quelque Poëte;
Par Terpsicore enfin Lutrigot fut venté.
Quel Autheur, disoit-elle, a plus d'habilité?
Et qui plus hardiment peut se méler d'écrire?
Je sçai, répond ce Dieu, qu'il sçait mordre, & médire.
Cependant repart-elle, en ce vaste Univers,
Lui seul enseigne l'art de bien tourner un Vers,
Comment on met d'accord la raison, & la rime.
Comment on doit passer du plaisant au sublime;
Qui suivra ses Leçons peut avec seureté,
S'avancer sur ses pas vers l'immortalité:
Soit qu'il veuïlle briller dans un Poëme epique,
Soit qu'il fasse l'essai du pompeux Dramatique,
Soit qu'un galant Ouvrage ait pour lui des appas,
Quoiqu'il vueille entreprendre il ne déplaira pas.
Apollon est surpris du discours de la Muse;
Dans ce Siecle éclairé rarement on s'abuse,
Ma chere Sœur, dit-il, & ce fameux Autheur
N'est pas de ce grand Art le pere, & l'inventeur;
Horace, Scaliger ont dit la méme chose;
Et c'est leurs sentimens que par tout il expose.
Pourquoi, s'il est sçavant, ne le pas témoigner,
En pratiquant cet Art qu'il pretend enseigner?
Qu'avons-nous vû de lui conforme à ses maximes
D'un Poëte sterile Enfans illegitimes.
Il ne donne ses soins, il ne fait des efforts
Qu'à choquer les vivans, qu'à dechirer le morts

On ne peut arrester ses noires médisances.
N'a-t'il pas osé dire en ses extravagances,
Qu'aprés avoir joüé tant d'Autheurs differents,
Phebus méme auroit peur s'il entreit sur les rangs
Que peut-t'il faire encor ? que peut-il encor dire
Conseillez-lui, ma Sœur, de quiter la Satire ?
Et s'il veut qu'on le croïe un Autheur excellent.
Qu'il étale en public un plus heureux talent :
Terpsicore rougit, & garde le silence,
Le sentiment du Dieu la surprend, & l'offence.
A sa honte succede un genereux depit,
Elle veut soutenir ce qu'elle a déja dit.
Elle aimoit Lutrigot d'une amitié fidelle,
Lutrigot dans ses Vers n'invoquoit jamais qu'Elle,
L'honoroit, la flatoit, lui disoit cent douceurs,
Et ne comptoit pour rien toutes ses autres Sœurs.
La Muse croïoit faire en defendant sa cause,
D'un Rimeur un Poëte, & de rien quelque chose;
Mais elle se retire, & va dans son chagrin
Consulter à l'instant le Livre du destin.
Dans ce Livre sacré que l'Olimpe revere,
Ecrit d'un immuable, & brillant caractere,
L'avenir est sans voile, il s'y découvre aux yeux,
Et l'on y voit le sort des hommes, & des Dieux.
De tant d'evenemens Terpsicore ravie
Cherche de Lutrigot la fortune, & la vie ;
Non pour y mesurer la course de ses ans,
Mais pour voir le progrés de ses Vers médisans;
A la fin elle y lit que d'un effort extrême,
Cet Auther doit un jour enfanter un Poëme.
Ah ! c'est assez, dit-elle, & je puis desormais
Parler de Lutrigot au gré de mes souhaits:
Je veux à l'avenir que le Parnasse advoüë,
Que cet Esprit fecond merite qu'on le loüë:
Malgré ses envieux nous en viendrons à bout;
Qui peut faire un Poëme est capable de tout.

Pour chercher Luttigot, le ſurprendre, & lui plaire,
La Muſe ſe deguiſe en *Nanon l'Horlogere*,
L'Eſpouſe de *la Tour*, Heros à redouter,
Que ce fameux Autheur devoit bien-tôt chanter.
Elle en eſtoit connuë, & la Fille divine
En prend le port, les traits, l'air, la taille & la mine,
Seme ſon Teint brillant de roſes, & de lis,
Et puis ſur une nuë elle vole à Paris.
Une Maiſon étroite, & dont l'Architecture
Semble vouloir choquer & l'Art, & la Nature,
Et qui paroît de loin plus haute qu'une Tour,
Eſt du grand Lutrigot l'ordinaire ſejour.
Terpſicore s'y rend de mille attraits pourvûë,
Et dans un Cabinet entre ſans être vûë:
Elle jette d'abord les yeux de tous coſtez,
Elle en voit à loiſir juſqu'aux moindres beautez,
Elle examine ici ces charmantes Peintures,
Où Lutrigot paroît ſous diverſes Figures.
Dans l'une cent Heros l'admirent tour à tour,
Ici tous les Autheurs vont lui faire la Cour,
Et dans un autre endroit, on le voit qu'il ſe place
Au deſſus d'Apollon en Maiſtre du Parnaſſe.
C'eſt ainſi que l'on voit en Tableaux differents,
Dom Quichotte, la fleur des Chevaliers errants,
Qui par une vaillance en viſion feconde,
Arrête les Paſſans & fait rire le Monde.
Cependant Lutrigot aſſis aux bons Enfans,
Eſt au bout d'une table, & profite du temps.
Là ſans crainte d'y voir ſes delices troublées,
Il porte aux conviez des ſantez redoublées,
Et voïant que le jour a fait place à la nuit,
Il compte, il paye, & part ſans lumiere & ſans bruit;
Mais comment exprimer quelle fut ſa ſurpriſe,
Quand dans ſon Cabinet il voit la Muſe aſſiſe,
Il la prend pour *Nanon*, & toûjours dans l'erreur,
Il lui dit galamment, d'où me vient ce bon-heur?
M'aportez-vous, ma montre, ou bien que dois-je croire?

Je suis ici, dit-elle, & c'est pour vôtre gloire,
Si vous l'aimez encor, cessez de vous flater;
Par de nobles travaux vous devez l'augmenter.
C'est la ternir enfin quand dans une Satire,
Vôtre plume s'emporte, & ne fait que médire.
On deteste par tout vos plus sçavans Escrits,
Vous donnez de l'horreur à tous les beaux Esprits;
Pour mieux vous etablir que voulez-vous attendre,
Déja vos Partisans n'osent plus vous défendre;
Malgré tous les efforts de vôtre vanité
Peu de jours finiront vôtre immortalité;
On verra les Enfans de vôtre illustre Veine
Faire humblement la Cour à la Samaritaine.
Songez à prevenir un si honteux malheur,
Et par des Vers charmans soutenez vôtre honneur.
Adieu, vous ne manquez ni d'art, ni de matiere.
Alors elle se change en un corps de lumiere,
Et prend sans l'écouter, sa route vers les Cieux,
Lutrigot étonné ne la suit que des yeux.
Tel un jeune Escolier fait un effort frivole,
Lorsque sa main veut prendre un papillon qui vole,
Quand il croit l'attraper l'insecte fuit aux champs,
Et l'Enfant tout honteux regarde, & perd le temps.
Ah! qu'ai-je fait, dit il? ai je pû méconnoître
Cette Fille du Ciel que je vois disparoître?
A travers de ce corps qu'elle avoit emprunté,
Je devoit vois l'éclat de sa divinité.
Sa bouche me parloit avec trop d'eloquence?
Mais elle m'a trahi par son impatience;
Et tant que ses beautez ont honoré ces lieux,
Mon ame étoit aveugle aussi bien que mes yeux.
Dans ce triste embarras, dans cette étrange peine,
Il s'assied, il se leve, & puis il se promene,
A la fin il se couche, & dans ses visions
Il fait pour se flater mille reflexions.
Mais doit-je être surpris, reprenoit-il encore,

De l'honneur imprévû que me fait Terpsicore ?
Je n'en sçaurois douter c'est elle, & des neuf Sœurs
La seule qui toûjours me depart ses faveurs.
Ou mon rare Genie, ou ma vertu l'excite
A faire dans le monde éclater mon merite ;
Mon esprit, quoiqu'on die, a de certains appas
Que Paris ne sçait point, que la Cour ne voit pas;
Je sens un noble feu qui m'éclaire, & m'anime,
Cét esprit embrazé court, & vole au sublime.
Paroissez grands Autheurs tant en Prose qu'en Vers,
Et tous ce que de docte a produit l'Univers;
Unissez-vous ensemble, & formez une armée,
Mon ame maintenant ne peut être alarmée ;
Le poids de vos Escrits ne sçauroit m'accabler,
Et ma plume est en droit de vous faire trembler.
Le doux présentiment de sa gloire future
A l'endormir bien-tôt aide enfin la nature,
Il s'étend mollement; mais à peine ses yeux
Goûtent les plein repos d'un sommeil gracieux,
Que ce Dieu qui de rien forme à son gré les songes,
Qui flate les humains d'agreables mensonges,
Lui parle des beaux Airs qu'il devoit entonner,
Lui fait voir des Lauriers prets à le couronner,
Le Triomphe fameux que le Ciel lui destine,
Le Corps demi brizé d'une *Enorme Machine*,
Les Travaux inoüis d'un vaillant Horloger,
Une Bataille affreuse où l'on doit s'engager,
Des Autheurs supliants que sa *Verve* menace,
Et le Siecle à genoux qui lui demande grace.



CHANT II.

LA Muse cependant par le vague des Airs,
Traversant à la hâte & la Terre, & les Mers,
Va revoir Apollon,& d'abord sa presence
Calme tous les chagrins causez par son absence.
Ma Sœur, lui dit ce Dieu, quel trouble, quel courroux
Vous oblige à nous fuïr ? dequoi vous plaignez-vous ?
Je me plains, répond elle, & je ne dois plus feindre,
Oüi de vous méme enfin j'ai sujet de me plaindre ;
Faut-il que par un Dieu Lutrigot soit blâmé,
Lui dont, à ce qu'on dit, le Public est charmé ?
Tel qui ne le vaut pas est cheri du Parnasse,
Et mes Sœurs bien souvent font des Autheurs de grace.
Je sçai que Lutrigot pendant ses ieunes ans
A semé dans Paris ses Escrits médisans,
Qu'il a voulu railler,& faire l'agreable ;
Mais des plus hauts desseins son genie est capable ;
Il a produit des Vers digne de nôtre adveu,
Il n'est pas sans esprit,sans brillant,ni sans feu;
Et si son jugement répond à sa memoire,
Il pourra desormais acquerir quelque gloire.
Ce jour heureux viendra. Je ne veux point celer
Que moi-méme chez lui je viens de lui parler.
Aux honneurs les plus grands le destin le reserve,

Et bien-tôt cet Autheur animé par sa verve,
Sans s'amuser encor à parler mal d'autrui,
Fera voir des Escrits qui seront tout de lui. [haine
Qu'en croïez vous mes Sœurs ! ni l'amour ni la
Ne me previennent point, lui répond Melpomene,
Et s'il faut m'expliquer, je diray franchement
Que ce Poëte altier chante trop foiblement,
Le Cothurne est trop haut & n'est pas son affaire;
Et moins le Brodequin, dit Thalie en colere,
Lui qui blâme Moliere, ose-t'il se flater
D'égaler ses Portraits, ou de les imiter ?
Et moi, dit Calliope, ou je suis bien trompée,
Ou Lutrigot ne peut fournir à l'Epopée.
Sur l'histoire Clio commençoit un discours;
Mais le sage Apollon en interrompt le cours,
Il ne faut pas, dit-il, s'expliquer davantage,
Lutrigot va sans doute entreprendre un Ouvrage
Attendons qu'il l'acheve avant que d'en juger;
S'il est beau, s'il est grand, on doit le proteger,
Tout le Parnasse alors lui doit étre propice;
Mais si sa vanité, sa haine, & sa malice,
Veulent encor paroître, & choquer le bon sens,
Terpsicore avec nous doit rire à ses dépens.
Pendant cet entretien Lutrigot immobile
Dormoit profondement, & d'un somme tranquille;
Ses beaux Songes charmoient ses sens, & sa raison;
Mais dés que le Soleil éclaire l'horison
Le diligent Colin par ordre de son Maître,
Vient à pas mesurez ouvrir une fenestre.
Va, lui dit Lutrigot, presque encore endormi,
Va viste chez Gerrine, & dis à cet ami
Qu'il amene avec lui Rigelle à l'Alliance.
Colin descend d'abord, & part en diligence.
Mais le grand Lutrigot n'attend pas son retour,
Et dés qu'il a fermé sa porte à double tour,
Il cour à l'Alliance, & là dans la Cuisine

Commande le disner pour Rigelle, & Garrine ;
Mais son cœur inquiet goûte un plaisir bien doux,
Quand l'un & l'autre ami se trouve au rendez-vous.
Chers amis, leur dit-il, il s'agit de ma gloire;
Mais avant toute chose il faut songer à boire ;
Montons,& qu'on nous serve.Ils le,suivēt tous deux,
Tout étoit déja prét pour ce disner fameux ,
A les faire servir l'Hôte ne tarde guere;
Ils sont charmez de l'ordre, & de la bonne chere:
Ce Repas fut enfin pour le dire en un mot ,
Aussi beau que celui qu'a décrit Lutrigot.
Muses racontez-moi les grands exploits qu'ils firent ,
Leurs charmans entretiens , tous les bons mots qu'ils [dirent,
Combien par ces Heros à médire obstinez ,
Furent de gens d'honneur hautement condamnez?
Oüi,ce Triumvirat la terreur du Parnasse,
A peine au Dieu des Vers voulut-il faire grace.
Que de piquants propos contre les beaux Esprits
Que d'Autheurs degradez , que de Livres proscrits?
Tels dans Rome autrefois Lepide, y Antoine, Auguste ,
Usurpoient un pouvoir aussi cruel qu'injuste,
Et proscrivant quiconque osoit leur resister.
Par leurs sanglans Edits se faisoient detester.
Tels furent nos Heros en leur humeur chagrine;
Mais dans leurs vains discours Lutrigot,& Garrine ,
Aprés avoir blâmé les plus honnêtes gens ,
L'un pour l'autre à l'envi prodiguoient leurs encens;
Les Vers de Lutrigot n'étoient que des Merveilles ;
Garrine étoit Divin , & valoit cent Corneilles.
Tous les coups d'Encensoir étoient des plus hardis,
Et de tant de fumée ils furent étourdis.
Lutrigot toutefois leur impose silence ,
Et pour les consulter leur demande Audiance.
Chacun dés ce moment dans un grand silence ,

Montre pour ce qu'il dit un desir curieux,
Et Lutrigot poussé par l'ardeur qui l'emporte
Dés qu'on a deservi parle de cette sorte.
Fideles Compagnons de mes plus chers plaisirs,
Qui connoissez mon ame, & ses nobles desirs,
Je veux vous faire part de mon bon-heur extrême,
Et vous dire en secret que je plais, & qu'on m'aime,
Non d'un amour prophane, & rempli de souci,
Si je deplais au sexe il me deplait aussi;
Mais d'un amour qui nait au cœur d'une Deesse;
Pour mon interêt seul elle agit, elle presse,
Et c'est à Terpsicore à qui je dois ces soins.
Hier au soir mon esprit ne songeoit à rien moins,
Quand je trouvai chez moi cette Fille celeste;
Son port étoit charmant, son air étoit modeste;
Quoi qu'elle vint alors deguisée en ce lieu,
Elle se fit connoître en me disant adieu.
Que ne dit-elle point pour m'inspirer l'envie
De donner à mon nom une immortelle vie?
Elle veut que je prenne un vol plus relevé,
Et que je mette au jour un Ouvrage achevé.
Assez & trop long-temps dans mes doctes caprices,
Ma redoutable plume a gourmandé les vices,
A de plus grands exploits je pretends aspirer:
Aprés m'être fait craindre on me doit admirer.
Garnie tout charmé lui répond ces paroles.
Non non tu n'es point propre aux fornettes frivoles,
Et l'amour n'a pû faire en aucune façon
Produire à ton esprit un couplet de chanson.
Tu ne travaillles point sur ces basses matieres;
Mais cet Esprit sublime a de vives lumieres,
Quand dans un Satire il rime bien ou mal,
Quand il pille à loisir Horace & Juvenal,
Quand il décrit le Rhein, ou narre une Bataille,
Ou qui fait que Themis souvre une Huitre à l'écaille,
C'est là ce qu'on appelle *un Autheur sans defaut*;

Mais tu dois plus pretendre & t'élever plus haut,
Ce n'est qu'aux grands desseins qu'un bel Esprit s'aplique.
Porte ta Verve enfin jusqu'au Poëme Epique,
Va chercher un Heros dans le Siecles passez,
Tous les Historiens t'en fournissent assez.
Il en est de Vaillants, de Conquerants, de Justes,
On voit des Scipions, des Cesars, des Augustes,
Donne à de tels sujets de pompeux ornemens,
Et brille dans tes Vers en noble sentimens.
Il est vrai, dit enfin le sincere Rigeile,
Lutrigot doit courir où la gloire l'appelle,
Un Poëme heroïque est digne de son choix;
Mais à quoi bon chercher les Heros d'autrefois?
Leurs antiques Vertus doivent être imitées,
Le Parnasse à bon droit les a jadis chantées.
Devons-nous toutefois en paroître éblouïs?
Ces Heros étoient-ils plus Heros que LOUIS?
Qu'ont-il executé de si digne d'envie,
Que ce grand Roi n'ait fait dans le cours de sa vie?
Tu peux sur ses Exploits t'occuper noblement;
Mais ne va point sur tout lui dire sottement,
Jeune & vaillant Heros dont la haute Sagesse,
N'est point le fruit tardif d'une lente Vieillesse;
Et puis poussant ta Verve assez mal à propos
Ne va point lui prêcher un languissant repos:
Fais voir que tout lui cede, & que rien ne l'arrête,
Qu'il court rapidement de Conquête en Conquête;
Que ses fiers Ennemis ne peuvent l'étonner,
Qu'il sçait vaincre en tout temps, punir, & pardonner;
Que protegé du Ciel, lui seul peut sur la Terre,
Faire quand il lui plait, ou la Paix ou la Guerre;
Et quoique son grand cœur soit charmé des combats,
Que la seule Justice arme toûjours son bras.
Aprés nous l'avoir peind vaillant, & redoutable,
Fais-nous le voir encor bien-fait, adroit, aimable,

Mélant heureusement dans ses nobles Projets,
L'interêt de sa Gloire au bien de ses Sujets,
Reglant ses grands Etats par sa prudence extrême,
Maître de son Conseil, & Maître de soi-méme,
Et toujours faisant voir que sous ses justes Loix
Il veut tout en Monarque, & fait tout avec choix.
Il n'en faut pas douter, Lutrigot leur replique,
J'estime vos conseils, & j'aime l'Heroïque ;
Mais tous ces vieux Heros que vous me proposez,
Passent chez les neuf Sœurs pour des Heros usez,
Et LOUIS qui merite & mes soins, & mes veilles,
Est un Heros enfin trop fecond en merveilles,
Chacun peut reüssir plein d'un si grand Objet ;
Mais de faire un Poëme, & n'avoir pour sujet
Qu'un accident commun, qu'un Pupitre sterile,
C'est l'Ouvrage inoüi d'un Poëte fertile,
C'est ce que n'a point fait le Grec, ni le Latin,
Et c'est ce qu'on verra dans mon fameux Lutrin.
J'en faisois un secret ; mais ce livre admirable,
Ce rare Original en tout incomparable,
Malgré mes envieux doit enfin voir le jour,
Et surprendre bien-tôt & la Ville, & la Cour.
Il faut donc qu'il paroisse, & qu'une œuvre si belle
Serve à tous les Sçavans de regle, & de modelle,
Et que je fasse voir qu'en ce docte Mestier
Homere étoit Novice, & Virgile Escolier,
Oüi, vous en jugerez par mon Poëme Epique.
C'est par ce beau discours que Lutrigot s'explique,
Ses amis toutefois se plaignent hautement
D'être privez de voir ce Poëme charmant,
Et pour les apaiser, nôtre Autheur les assure
Qu'ils en auront bien-tôt l'agreable lecture.
Aprés cet entretien il leur serre la main,
Les embrasse tous deux, & les quitte soudain.



CHANT III.

A Peine eſt-il parti plein de ſes réveries,
Que ſes deux chers amis s'en vont aux Tuilleries.
Là pour ſe garentir de l'ardente ſaiſon,
Il ſe placent à l'ombre aſſis ſur le gazon :
Et comme Lutrigot occupoit leur penſée
Ils parlerent d'abord de ſa gloire paſſée,
Et Rigelle diſoit que pour la ſoûtenir,
Il eſtoit mal aiſé de tromper l'avenir.
Quoi, doutez-vous encor, lui dit alors Garrine,
Qu'il ne donne au public une Piece divine ?
Ce Lutrin merveilleux qu'il va faire imprimer,
Doit être pour le moins un Poëme à charmer.
Sans doute ſes Heros de nouvelle ſtructure
Auront à chaque pas quelque noble adventure.
Il va nous enchanter par ſes narrations,
Il va nous éblouïr dans ſes deſcriptions ;
Il me ſemble déja que cet Autheur étale
Ce qu'a de precieux la ſolide Morale ;
Je l'admire déja même ſans l'avoir lû ;
Mais laiſſons le Lutrin juſqu'à ce qu'on l'ait vû.
Diſons que cet Autheur malgré mille traverſes,
L'emporte ſur tout autre en ſes œuvres diverſes.
Ce ſublime Cenſeur plein de tant de clartez,
Poſſede eminemment de grandes qualitez :
Dés l'âge de quinze ans il fut modeſte, & ſage,
Il eût & la Science, & l'Eſprit en partage,
Il évitât toûjours ces jeunes libertins
Dont les égaremens donnent tout aux deſtins,

Iamais à des Erreurs son cœur ne s'abandonne,
Il croit l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tonne.
On ne voit point en lui de ces talens bornez,
Dont les esprits communs sont contens d'être ornez;
De mille soins divers son ame est occupée,
Il accorde aisément la plume avec l'épée.
Ie ne veux point ici m'eriger en Flateur,
Mais je puis assurer que nôtre brave Autheur,
Voulant voir un Combat avoit mis dans sa poche,
Pour le voir loin des coups des lunettes d'aproche;
Iamais precaution ne fut plus à propos,
Et c'est marcher enfin sur les pas des Heros.
Advoüons hardiment que ce rare Genie
Conserve en sa conduite une grace infinie.
Que son discours au Roi paroît noble & charmant!
Tout s'y voit bien placé, tout s'y dit galement,
Oüi, tout ce qu'il adresse à ce vaillant Monarque,
D'une Verve sublime est une illustre marque.
Est-il rien de si juste & rien de si prudent
Que ce que dit Pirrhus avec son confident?
Cet endroit est aimable autant qu'il le peut être,
Il me semble d'oüir Jodelet, & son Maître.
Et qui sans nôtre Autheur, auroit jamais pensé,
Qu'au lieu d'être vaillant Pirrhus fut insensé?
Lutrigot n'aime point tous ces Heros de guerre
Qui portent la terreur aux deux bout de la terre,
A ces hardis desseins il n'aplaudit jamais,
Il n'admire en ses Vers que les Heros de Paix,
Il veut qu'un Roi s'engraisse, & que dans son Empire,
Il goûte un doux repos, & ne songe qu'à rire.:
Et lui seul a trouvé mille fortes raisons,
Pour loger Alexandre aux petites Maisons.
I'admire ce beau Conte assaisonné de l'Huître,
Qu'il prend *dans un Autheur, n'importe en quel Chapitre*;
Ce mets si delicat dont Lutrigot fit choix

Fut presenté jadis au plus puissant des Rois ;
Mais l'Huître n'étant pas d'un goût trop agreable,
Il ne la servit plus qu'à la seconde table ;
Cependant ce ragoût, les amours de l'Autheur,
Aiguise en le lisant l'appetit du Lecteur.

Le Passage du Rhin a produit des merveilles,
Et sur tout son grand *Vurts, mal né pour les oreilles*
Pour plaire également par la diversité
Il méle le mensonge avec la verité.
Tantôt un Dieu cachant *sa barbe limoneuse*
Prend soudain *d'un Guerrier la figure poudreuse*:
Tantôt au Fort de Skinq animé de fureur,
Son front cicatrisé donne de la terreur,
Et pour peindre des faits d'eternelle memoire,
Lutrigot prend la Fable, & neglige l'Histoire.
Ce bel Esprit sçait fuïr tous les chemins batus,
Et former à son grè des Dieux, & des Vertus.

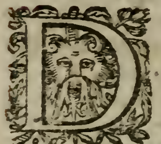
Ce n'est pas sans raison que cet Autheur se pique
De triompher par tout dans son Art poëtique.
Horace, dont il est l'Eternel Traducteur,
Seroit charmé de voir son Escolier Docteur,
Et ne manqueroit pas dans l'ardeur de son zele,
D'admirer un Regent d'une Classe nouvelle.
Ses Dogmes empoulez à quiconque les lit
Infusent la Science, & donnent de l'Esprit :
Il pourroit par son Art aprendre aux Muses mémes,
A faire de grands Vers, & de parfaits Poëmes
Et son penible emploi l'a sans doute empéché,
De faire jusqu'ici ce qu'il nous a prêché.

Qu'on ne l'accuse point d'aimer trop à médire,
Il le fait sans dessein, & ne songe qu'à rire ;
Son ame est toute belle, & ses Vers médisans,
Quoiqu'assez mal polis me paroissent plaisans.
Sans ce riche talent comment eû-til pû faire
Pour être regardé du Peuple & d'un Libraire ?
Devoit-il dans un Greffe à jamais retenu
Pourrir dans la poussiere, ou vivre en inconnu?

Il s'eſt mis dans l'éclat par ſa vaſte Science,
On admire en tous lieux ſes Pieces d'eloquence ;
Il eſt pompeux,& grand dans le moindre projet,
Preſque en chaque Satire il épuiſe un ſujet,
Chaque comparaiſon eſt toûjours ſans égale.
N'eſtes-vous pas charmé de celle de Tantale ?
Et de celle du Roi d'un ſtile tout nouveau,
Qu'il compare au bâton qui ſoûtient l'Arbriſſeau.
En vain un doux Cenſeur oſeroit entreprendre,
Ou de le conſeiller,ou bien de le reprendre:
A cet Autheur ſçavant tout doit être permis,
Il ne s'amuſe point à croire ſes amis,
Il ne peut ſe tromper, à bon droit il lui ſemble
Qu'il en ſçait plus lui ſeul que tout le monde enſemble.
Ce qu'on penſé de beau les plus rares Eſprits,
Se trouve bien ou mal dans ſes charmans Eſcrits.
Ce Genie éclairé penetre la nature,
En ſage Miſantrope il condamne,il cenſure,
Il connoît l'homme à fond, il en dit mille maux,
Il le croit le plus ſot de tous les animaux,
Il dit tout de qu'il penſe,& ne peut ſe contraindre,
Il a ſceu l'art de plaire,& de ſe faire craindre,
Il eſt en Proſe,en Vers,le Docteur des Docteurs,
La gloire de ſon Siecle,& l'effroi des Autheurs.
Siecle heureux garde-toi d'attirer ſa colere,
Il t'apromit,dit-on, d'être un peu moins ſevere,
Conſerve par tes ſoins le bien dont tu joüis,
Lutrigot te fait *grace en faveur de LOVIS*.
Garrine alloit pourſuivre, & le prudent Rigelle
Se plaiſoit au recit de ce Cenſeur fidelle ;
Mais à quelques pas d'eux ils oüirent parler
Deux hommes diſpoſez à s'entrequereller,
Et Garrine à ce bruit obligé de ſe taire,
Reconnut Lutrigot, & Garbin le Libraire.
Ils s'aprochent tous deux,& pretendent ſçavoir
Quel

Quel ſujet de debat a pû les émouvoir.
A l'inſtant Lutrigot devenant plus affable,
J'ai trouvé, leur dit il, un Eſprit intraitable,
Mon Lutrin l'épouvente, & ce Libraire altier
Craint d'y perdre ſes ſoins, ſon encre, & ſon papier;
Cependant tout y brille avec tant d'avantage
Qu'on ſera dans l'extaſe en liſant cet Ouvrage.
Je ſçai, repart Garbin, que les Autheurs ſouvent
Promettent des monts d'or, & nous donnét du vent.
Vous nous vantez ici vôtre Poëme Epique,
Que n'avez-vous pas dit de vôtre Poëtique?
Et de vôtre Longin, ce ſublime Traité
Que par ces beaux Eſcrits. Dacier vous a gâté;
Il auroit fait bien pis, ſi d'un trait de prudence
Vous n'euſſiez à genoux imploré ſa clemence.
J'aime vos interêts, & plus encor les miens,
Vos Ouvrages devoient me combler de tous biens;
Mais à peine aujourd'hui le peuple les achete,
Je n'ai plus de creance à la foi d'un Poëte.
Sans Rigelle & Garrine on auroit vû long-temps
Diſputer en ce lieu ces Eſprits mécontens;
Mais ces Mediateurs craignant leur violence,
Les prierent enfin d'agir d'intelligence,
Conclurent un marché qu'ils deſiroient tous deux.
C'eſt ainſi qu'en nos jours deux Miniſtre fameux
Eſtallant à l'envi leur ſageſſe profonde,
Mitent d'accord deux Rois les plus puiſſants du
Monde.
La Troupe ſe ſepare, & le ſage Garbin
Promet avec ſerment d'impcimer le Lutrin.

CHANT IV.


Es que l'Astre du jour achevant sa
carriere,
Dans le sein de Thetis eût caché sa
lumiere,
Lutrigot tout rempli de projets écla-
tans,
Va relire avec soin ses Escrits importans,
Et content de sa peine, & de son grand Ouvrage,
Ce Narcisse orgueilleux se mire à chaque page.
Il ne consulte plus que son ambition,
Il veut bien qu'il paroisse avant l'impression,
Il le lit à Garrine, il le lit à Rigelie,
Il va le reciter de ruelle en ruelle,
Il mandie en tous lieux quelque aplaudissement,
Et par son ton de voix il impose aisément.
Tel avec moins de bruit, moins d'Art, & moins
d'haleine,
Le Savoyard chantoit sous la Samaritaine.
Déja quelques rieurs avoient presque en tous lieux
Porté de Lutrigot le renom jusqu'aux Cieux,
Et son ame en secret d'un tel plaisir pâmée,
Joüissoit de sa gloire, & de sa renommée;
Quand Terpsicore aprit par la voix des Flateurs,
Que cet Autheur sçavant charmoit ses Auditeurs.
Elle vole à l'instant aux rives de Permesse,
A vanter le Lutrin cette Muse s'empresse,
Apollon & ses Sœurs veulent bien l'écouter;
Mais ce Dieu peu credule ose encor en douter.
Je veux croire, dit il, que c'est un beau Poëme,

Mais Terpſicore enfin l'avez vous leu vous méme ?
Non, lui répond la Muſe. Et bien, repart le Dieu,
Amenez promptement Lutrigot en ce lieu.
Il doit être permi aux jours des Saturnales
De chercher des plaiſirs, des jeux, & des regales,
Qu'il vienne donc ce ſoir ; mais pour nous divertir,
Pourſuit-il en riant, il faut nous traveſtir.
Que tout juſqu'aux Autheurs,ſe déguiſe,& ſe pare.
Le deſſein du Dieu plait, & chacun s'y prepare.
Il étoit encor jour ; mais à peine la nuit
A chaſſé de Paris la lumiere, & le bruit,
Que Terpſicore prête à faire un prompt voiage,
Deſcend de l'Helicon, & ſans nul équipage,
Pour ſe rendre bien-tôt chez l'Autheur du Lutrin,
Va Monter ſur Pegaze,& ſe met en chemin.
Cette Muſe le trouve apliqué ſur ſon Livre.
Lutrigot, lui dit-elle, il eſt temps de me ſuivre.
Ramaſſe tes Eſcrits, ſors, & viens de ce pas
Recevoir un honneur que tu n'attendois pas :
Viens, Apollon te mande, & t'attend au Parnaſſe ?
Lutrigot dans ſon cœur ſent une noble audace,
Regarde avec tranſport cet excés de bonté,
Prend tous ſes Vers, & ſuit cette Divinité.
La Muſe pour ſe joindre à la celeſte Troupe
Remonte ſur Pegaze, & met l'Autheur en croupe,
Cependant les neuf Sœurs dans le ſacré Valon
Attendoient Lutrigot au Palais d'Apollon.
Dans une Sale & vaſte, & richement meublée,
Eſtoit avec plaiſir la ſçavante Aſſemblée,
Et pour mieux ſe maſquer, les Muſes avoient pris
Les habits negligez de pluſieurs beaux Eſprits.
Dans leurs noirs veſtemens la modeſtie éclate.
L'une porte un rabat, & l'autre une cravate,
L'une eſt en juſt au-corps, cét autre eſt en manteau
Pluſieurs ont la ſotane, & toutes le chapeau ;
Mais plus d'une perruque & noire, & mal peignée,

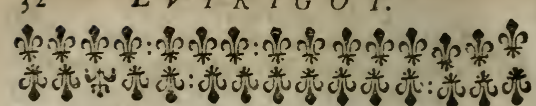
De linge assez mal propre étoit accompagnée.
Apollon déguisé placé dans un fautueil ,
Faisoit à tout venant un obligeaut accueil;
En petit collet méme il paroissoit aimable ,
Il étoit au haut bout d'une fort longue table ,
Et les sçavantes Sœurs , sous son autorité ,
Occupoient sur deux bancs l'un & l'autre côté.
Sur d'autres bancs aussi d'une longueur égale
Se mettoient les Autheurs qui venoient dans la Sale,
Dont plusieurs par Phebus estimez , & loüez ,
Jadis par Lutrigot avoient esté joüez.
Tout ce que de sçavant se trouve sur Parnasse ,
Y vient pour écouter, & chacun prend sa place.
Mais Pegaze conduit par une Deité ,
Fend sans cesse les Airs d'un vol precipité,
Et ne songe qu'à voir sa Croupe soulagée
De l'importun fardeau dont on l'avoit chargée,
Lutrigot ébloüi , muet , & chancelant ,
Craint toûjours qu'il ne ruë,ou ne bronche en volāt.
Dans ce vague chemin , ce Cavalier timide,
Se croit dans le danger, & se tient à son guide.
Ainsi par un beau temps le voïageur nouveau,
Voyant branler la Nef qui le porte sur l'eau ,
Se prend un mât prochain,ne sçait ce qu'il doit faire,
Et redoute un peril qui n'est qu'imaginaire;
Mais à la fin Pegaze aussi ferme que prompt,
Porte , & laisse sa charge au haut du double Mont.
Terpsicore s'arrête , & tâche enfin d'instruire
Le docte & grand Autheur qu'elle daigne conduire,
Ne trouve point étrange , & ne sois point surpris,
Lui dit elle en riant , de voir de beaux Esprits ;
Tu trouveras ici les Muses déguisées ;
Mais à te faire honneur elles sont disposées ,
Tout jusques à Phebus s'humanise aujourd'hui ,
Allons, & souviens-toi de t'adresser à lui
Dans le Palais du Dieu le Parnasse s'assemble.

La Muse & Lutrigot y vont d'abord ensemble,
Ils entrent dans la Sale, & nôtre vain Autheur
Va s'asseoir vis à vis du divin Directeur.
Chacun regarde alors sa fiere contenance,
On cesse de parler, & Lutrigot commence.
Grand Apollon, dit-il, je reçois un honneur
Qui fera desormais ma gloire, & mon bon heur.
Je dois être sensible à cette grace insigne;
Il est vrai qu'aujourd'hui je n'en suis pas indigne?
Qu'on ne m'accuse point que par des Vers malins,
J'ai cent fois plus medit que les Autheurs Latins,
On sçait que mon genie en sortant du College,
S'est lui méme donné ce rare Privileve.
On ne peut sans envie & sans temerité
Blâmer & ma conduite, & ma temerité.
Par le riche talent que mon Esprit possede,
Il faut, graces au Ciel, que tout Autheur me cede.
Dans l'Empire François je me fais redouter,
Nul Escrit sur les miens n'oseroit attenter,
Et plus d'un bel Esprit connoissant mon courage,
Par crainte, ou par amour me donne son Sufrage.
Des Effets si publics montrent ce que je puis,
Et mes Escrits divers font voir ce que je suis.
Ma pensée au grand jour par tout s'offre & s'expose.
Le moindre de mes Vers *dit toûjours quelque chose.*
Iamais mortel n'a pris un si penible soin
Pour ennoblir sa Verve, & la porter plus loin;
Aussi mes nobles Vers *sont lus dans les Provinces.*
Sont recherchez du Peuple, & receus chez les Princes,
Et qui dans l'Uuivers n'a pas vû mes Escrits?
Mes Satires ont pleu, chacun en est épris;
Il n'est point aujourd'hui de Courtaut de Boutique;
Qui n'ait & mon Lomgin, & mon Art Poëtique.
Mais bien qu'en ces Escrits tout soit charmant, & beau,

Rien n'y peut égaler mon Poëme nouveau.
De tous les Escrivains je suis enfin l'unique
Qui change le Burlesque en parfait Heroique :
Tous les autres Autheurs par *leurs Vers monstreux*
Font de leur Heroique un Burlesque ennuyeux.
Ie n'aprehende point de tromper vôtre attente,
Vous y verrez briller l'Epopée éclatante,
Le Grand, le Merveilleux, en font les incidens,
Tout parle, tout s'exprime en termes transcendans,
I'embellis noblement & l'Art, & la Nature,
Quand on l'ordonnera j'en ferai la lecture.
Apollon méprisant cet Autheur effronté
Rit quelque temps tout bas de tant de vanité;
Mais voulant le joüer par une mascarade,
Il feind d'être content d'un Harangueur si fade,
Et ne disant rien moins que ce que dit son cœur
Il répond par ces mots au discours de l'Autheur.
Inconcevable Esprit que le Ciel a fait naître
Pour être des Sçavant le Regent, & le Maître,
Quel plaisir n'a-t'on pas de te voir en ce lieu,
Tu n'en sçaurois douter de la bouche d'un Dieu.
On sçait que tes Escrits, qu'on peut sans cõplaisance
Apeller l'Elixil du Sçavoir de la France,
Te rendent redoutable à tout le genre-humain,
Quand le grand Lutrigot a la plume à la main.
Qu'il enfante les Vers d'une docte Satire,
Chacun cache les siens, & n'oseroit plus lire.
Tout *Phœbus* que je suis peut être aurois-je peur,
S'il falloit en champ clos combatre un tel Autheur,
Il est vrai que je vois qu'un jour certain Poëte
Tâchera d'affoiblir le son de ta Trompete;
Mais cet Esprit frivole, indiscret, & grossier,
Que l'Egypte a nourri durant un Lustre entier,
Qui cherchoit le Parnasse au pied des Piramides,
Ne fera contre toi que des Vers insipides.
Un Quattrain seul poussé de ta bruyante voix

Va d'abord l'étourdir, & le mettre aux abois;
Mais laiſſons tes hauts faits qu'à peine on pourra
croire,
Nous en avons le fruit, toi ſeul en as la gloire.
Il eſt temps maintenant de combler nos deſirs,
Tu peux donc nous donner de ſolides plaiſirs,
En liſant ton Lutrin tu vas te ſatisfaire,
Tu vas par tes beaux Vers nous inſtruire, nous plaire,
Et toute l'Aſſemblée a raiſon d'eſperer
Que tu ne liras rien qu'on ne doive admirer.





CHANT V.

C'Est ainsi qu'Apollon, par tant de railleries,
Se joüoit d'un Autheur charmé des flateries,
Qui se trompoit lui-méme, & dont l'esprit gâté
Le disputoit en Vers à sa Divinité.
Aussi sans que ce Dieu le presse davantage,
Il se met en état de lire son ouvrage.
Il ouvre ses Cayers, tousse & crache trois fois,
Il compose son geste, il mesure sa voix,
Et dit eloquemment qu'un *Enorme Pupitre*,
Est du Poëme entier le sujet & le Titre.
Il lit enfin tout haut, & fait voir dans ses Vers
Les grandes actions de ses Heros divers.
La Discorde y paroit *toute noire de crimes.*
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes.
On y voit dans leur lustre, & dans leur plus beau jour
Les nocturnes exploits de l'horloger *la Tour*,
Ce nouvel Adonis a la taille legere
Qui fait tout le *souci d'Anne son Horlogere*,
Anne qui se pendoit sans sa chere *Alison*,
Et qui dit en hurlant tout ce qu'a dit Didon.
Il lit en Vers pompeux la forme & l'origine
Du Lutrin, ou plûtôt de la *Vaste Machine*,
Et de ses ais pourris l'ample description
Jette les Auditeurs dans l'admiration.
Quand il décrit *l'oiseau qui prône les merveilles*;
Il enleve les cœurs, & charme les oreilles,

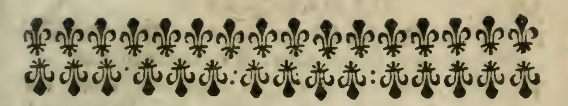
Et ses Vers sont pressans, & ne sont pas moins beaux
Quand il peint la mollesse au milieu de Cisteaux.
Qui demande en pleurant, *quel Dmon sur la terre*
Soufle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre?
On n'admire pas moins ce pieux sentiment,
Marque de sa sagesse & de son jugement,
Lorsqu'il dit, par l'excés d'une sainte franchise,
Que de tout abîmer *c'est l'esprit de l'Eglise.*
Quel plaisir n'a-t'on pas du Hibou que la nuit
La lanterne à la main elle méme conduit?
Par un cri menaçant, par un battement d'aîle,
Il fait fuir trois Heros, il éteind leur chandelle,
Et si par la Discorde il n'étoient reünis,
Leurs cœurs étoient glacez, & leurs exploits finis.
Il fait avec prudence assembler le Chapitre
Pour oser renverser ce terrible Pupitre,
Et cet Autheur le dit avec tant d'agrémens,
Les Chanoines ont tous de si grands sentimens,
On y cite si bien l'Alcoran & la Bible
Que l'Assemblée y trouve un plaisir tres sensible.
Que dirai je de plus ? l'Auditoire aplaudit
A tous ces longs discours que nôtre Autheur lui lit;
Chacun se plait d'oüir ses nouvelles Deesses,
Ses merveilleux Heros charmez de leurs proüesses,
Et ces Vers surprenans où le grand Lutrigot
Compare enfin LOUIS au fidelle Girot.
Ses pensers sont divins: s'il voit *la nape mise*
Il en *admire l'ordre, & reconnoit l'Eglise,*
Il tourne en jeux d'esprit le *benedicat vos*,
Les Benedictions qu'on répand *à grand flots*,
Les Offices divins, l'enbonpoint des Chanoines,
Les Prélats, les Abbez, le vermillon des Moines,
Et mille autres endroits chantez sur ce beau ton,
Qu'avec moins dornemens on préche à Charanton.
Mais rien ne touche plus cet illustre Auditoire,
Rien ne couvre l'Autheur d'une plus juste gloire,
Et ne releve tant l'histoire du Lutrin,

Que le combat qu'on donne aux plaines de Barbin:
Iamais journée aussi ne fut plus éclatante,
Il lit d'un air fier, & d'une voix tonnante ;
Il fait voir ses Heros au Combat acharnez,
Tous les coups sont toûjours ou receus, ou donnez,
Chaque Livre jetté fut-il sans couverture,
N'eût-il que six fueilets fait plus d'une blessure ;
Et quand on voit *Brontin* qu'un coup de Livre abat,
Un Prélat benit tout, & finit le Combat.
La Catastrophe enfin de ce rare Poëme
Paroît aux Auditeurs d'une beauté suprême ;
Car ces vaillants Heros formant d'autres souhaits,
Laissent là le Pupitre, & font d'abord la paix.
Quand l'Autheur a fini sa charmante lecture,
Dans toute l'Assemblée on n'entend qu'un murmure;
Mais le grand Apollon d'un ton plaisant & haut
Dit qu'il trouvoit l'ouvrage, & riche, & sans defaut,
Que pour recompenser cet Autheur admirable
Il falloit un triomphe aussi beau qu'honorable,
Qu'il aime Lutrigot,& qu'il pretend enfin
Qu'on le mette à cheval sur un vaste Lutrin ;
Que monté de la sorte,il ordonne qu'il fasse
Et le tour du Palais, & le tour du Parnasse.
Tous les petits Autheurs, tous les grands Escrivains
En témoignent leur joye, & battent tous des mains.
Vers une Galerie, où sont tous les Registres,
Estoient comme inconnus deux antiques Pupitres,
Qui servoient autrefois dans le docte Valion,
Pour les Livres sacrez des Hymnes d'Apollon.
On en prit le plus grand, qu'avec beaucoup de peine
On dressa sur un Char peind de couleur d'ebene.
Pegaze le tiroit, marchant d'un pas ègal;
On mit sur ce Lutrin nôtre Autheur à cheval.
La marche fut dans l'ordre, & parut assez belle.
On vit d'abord passer une longue Sequelle
De Poëtes nouveaux,dignes imitateurs

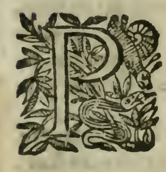
Du sçavant Lutrigot le Phenix des Autheurs,
Ils crioient tous ensemble, & d'une force extrême,
Vive le Roi des Vers, & son divin Poëme.
En suite l'on voioit tous les Autheurs fameux,
Grecs, Latins, & François, qui marchant deux à deux,
Recitoient, ou chantoient en differens langages
Tout ce que Lutrigot a prit dans leurs Ouvrages.
Sur quatre Chars parez d'une etoffe de prix
Estoient du Triomphant les immenses Escrits.
L'un portoit son Longin, son Poeme epique,
L'autre les doctes Chants de son Art poetique,
Ses Satires dans l'un effrayoient les Autheurs,
Ses Epistres dans l'autre étonnoient les Flateurs,
Et des Centaures noirs, effrontez & bizarres,
Trainoient ces Chars remplis de tant de pieces rares.
Au milieu des neuf Sœurs le sçavant Appollon,
Tout grave qu'il étoit joüoit du Violon.
On voyoit Uranie avec une Musete,
Polinnie en dansant sonnoit de la Trompete,
Calliope faisoit quelque pas de Balet,
Et suivoit Apollon au son du Flageolet.
Clio battoit la Caisse & paroissoit en Masque,
Euterpe se paroit de son Tambour de Basque,
Melpomene frapoit sur un Bassin d'airain,
Erato s'y montroit la Guitarre à la main,
Thalie en grimaçant joüoit de Vielle,
Et Terpsicore enfin, cette Fille immortelle,
Fort revenuë alors de ses vaines erreur,
Animoit de la voix Apollon, & ses Sœurs.
Le Char venoit aprés chargé de la Machine,
Sur quoy le fier Autheur avec sa sombre mine
Paroissoit à cheval, & d'un air serieux
Saluoit en passant de la teste & des yeux.
Les essieux gemissoient sous un pois si terrible.
Ils portoient un Autheur aussi grand qu'invincible.
Des deux côtez du Char marchoient par pelotons
Les Chantres du Pont neuf armez de longs bâtons.

Tout autour paroissoient des Satires burlesques,
Qui faisoient en dansant des postures crotesques,
Et derriere on voioit cent Autheurs inconnus,
Que le grand Lutrigot avoit jadit vaincus.
Ils suivoient ce Heros en miracles fertile.
Ainsi dans son Triomphe autrefois Paul Emile
Menoit aprés son Char tous les Chefs que son bras
Avoit mis sous le joug en ses divers Combats.
De méme Lutrigot, dont l'indomptable plume
A battu maint Autheur dans son docte Volume,
En ce jour solennel use de tous ses droits,
Et fait voir son Lutrin l'honneur de ses exploits.
Faire un Lutrin, c'est plus que forcer des murailles,
Que donner des Combats, que gagner de Batailles.
Et comme en un Triomphe il est permis à tous
De railler le Heros sans craindre son courroux,
Ces Autheurs à l'envi lui reprochent sans cesse
Son esprit aigre & fier, son peu de politesse,
De ses Vers médisans l'aspre malignité,
Ses larcins découverts, son sçavoir emprunté,
Que tout son Grec consiste en son Dictionaire,
Et qu'il n'est qu'un Censeur injuste & temeraire.
Mais à peine le Char pour achever le tour
Passoit pompeusement sous une vieille Tour,
Qu'un sinistre *Hibou*, né pour troubler la Feste,
Volle vers Lutrigot, se perche sur sa teste,
Et pour le couronner, il portoit dans son bec
Un Rameau tortueux d'un Laurier dèja sec.
Tout le monde à l'aspect d'une telle Figure
Jette des cris en l'air, rit de cette aventure,
L'Helicon retentit de ces cris éclatants,
Pegaze s'effarouche, & prend le frein aux dents;
Il court, il saute, il ruë, & dans ses algarades
Il brise enfin le Char à force de ruades,
Et le grand Lutrigot en poussant maint helas,
Tombe, & tout effrayé voit le Lutrin à bas.

FIN.



REMARQUES.



Age 15. verſ.17. *Vne Maiſon étroite* Lutrigot a fait baſtir une Maiſon toute ſinguliere.

Page 18 verſ. 20. *Vole au ſublime.* Il a traduit le Traité du Sublime de Longin.

Page 18. v. 21. *Paroiſſez grand Autheurs.* Cet endroit eſt imité du Cid.

Au premier vers de la page ſuivante, au lieu de nê ſçauroient, liſez, *ne ſçauroit.*

Page 26. verſ.12. *Sornettes frivoles.* Dans ſon Epiſtre 9. Lutrigot traite certains petits ouvrages de frivoles ſornettes, & dit qu'on n'en trouve point dans ſes Vers.

Page 25. v. 13. *Et l'amour n'a pû faire, &c.* On n'a jamais vû de nôtre Autheur ni Stances, ni Odes, ni méme un couplet de Chançon d'amour.

Page 26. v. 19. *Jeune & vaillant Heros.* Il commence ſon diſcours au Roi par ces deux Vers remplis de cinq Epitetes. Ces deux Vert ont eſté ſouvent critiquez.

P. 27. v. 22. *Mais de faire un. Pcëme, &c.* Dans la Preface du Lutrin de la premiere impreſſion il veut faire accroire au public qu'on n'a jamais fait de Poeme plus ingenieux que le ſien.

P. 28. v 4 *Ce rare Original.* Il dit dans la méme Preface que jamais perſonne ne s'eſt aviſé de faire parler les Harangeres en Heroynes.

P.31.I.v.5. *Que son discours au Roi, &c.* On lui a fait voir cent fautes dans son discours au Roi.

P.31.v.10. *Pirrhus avec son confident.* C'est un Dialogue ridicule, il veut faire passer ce grand Prince pour un insensé. *Epistre* I. *au Roi.*

P.31.v.18. *Les Heros de Paix.* Lutrigot jette les Heros au moule, il en fait de Guerre & de Paix, mais les derniers sont plus à son goût. Il veut qu'un Heros puisse tire à l'aise, & prendre du bont temps, Paroles qu'il fait dire à Cineas parlant à Pirrhus,

P.32. v. I. *Ce beau Conte assaisonné de l'Huitre.* Ce Conte étoit placé dans son discours au Roi, mais on en fit mille railleries. Dans la seconde impression il retrancha ce Conte, & ne voulant pas desavoyer un enfant si bien né il le mit dans l'Epistre à Mr. l'Abbé des * * *

P.33.v. 17. *Devoit-il dans un Greffe, &c.* Dans son Epistre 5. Lutrigot dit que sa famille l'avoit destiné pour le Greffe, & qu'elle pâlit & fremit quand loin du Palais elle le vit errer dans le Parnasse.

P.34.v.15. *Il le croit le plus sot, &c.* La huitiéme Satire contre la raison a paru si étrange, qu'il faut n'être pas raisonnable pour l'aprouver. Selon Lutrigot, de tous les animaux l'homme est le plus sot, & l'asne est au dessus de l'homme.

Page 35. v.20. *Dacier vous a gasté, &c.* Monsieur Dacier a fait des Remarques sur la traduction de Longin par Lutrigot ; mais il suprima une partie de ses justes Remarques, Lutrigot l'en ayant tres-humblement suplié ; de sorte qu'il fit grace à celui qui la fait à tout le siecle.

Au méme vers, au lieu de ces écrits, lisez *ses écrits*. Et au vers 3. de la méme page, ourent, liez *oüirent*.

Page 38. v.13. *Aux jours des Saturnales.* Comme on a voulu faire une Mascarade sur le Parnasse on a choisi les jours de Carnaval que les Anciens apelloient Saturnales.

Page 39. v.16. *Les habits negligez, &c.* On ne fait point de tort aux beaux esprits en disant qu'ils ne sont pas extremement propres.

Page 46.v.9. *L'oiseau qui prône les merveilles.* De la Renommée il en fait un Oiseau. Iamais Poëte n'avoit osé le faire.

Page 26. v.12. *La mollesse au milieu de Cisteaux.* Il n'épargne pas les Ordres des Religieux. C'est tout ce que pourroit dire un Calviniste.

Page 46.v.14. *Soufle dans tous les cœurs la fatigue, &c.* Soufler la fatigue dans un cœur est une expression bien étrange.

Page 46.v.18. *C'est l'esprit de l'Eglise.* Peut-on dire quelque chose de plus libertin.

Page 46.v.1. *Qu'assembler le Chapitre, &c.* Dans le Lutrin on voit Girot qui avec la croisselle assemble le Chapitre. Lutrigot fait dire cent impertinences aux Chanoines sans respect ni de leur personne ni de leur caractere.

Page. 47.v.5. *L'Alcoran & ra Bible.* Les Emportemens poetiques de Lutrigot vont jusques à paller de la Bible & de l'Alcoran, & ce sont des personnes sacrées qui parlent.

Page 47.v.9. *Ses nouvelles Deesses.* Il est permis au seul Lutrigot de former à sa fantasie des Dieux & des Deesses.

Page 47. v.12 *Au fidelle Girot.* C'est quelque chose de bien ridicule de comparer le plus grand Monarque du monde à Girot qui n'est qu'un valet. Voilà comme Lutrigot reussit en comparaisons.

Page 47. v.16. *Les benedictions, &c.* Luttigot raile effrontement de nôtre Religion.

P.47.v.24. *Aux plaines de Barbin.* C'eſt devant la Boutique du Sieur Barbin que tous les Heros du Lutrin ſe batirent à coups de Livres.

P.52.v.3. *Qu'un ſiniſtre Hibou.* Ce Hibou qui vient troubler la Feſte eſt en deriſion de celui du Lutrin.

P.41.vers dernier, au lieu de ma temerité, liſez *ma ſincerité.* Cette faute a été corrigée à quelques Exemplaires.

FIN.